



CHRISTINE KERDELLANT
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

NE TUEZ PAS L'HOMO FABER

Le travail soigne et le travail guérit. Le travail sauve : ce n'est ni une formule, ni une vue de l'esprit. Le neuropsychiatre Jean-Michel Oughourlian en fait la démonstration théorique et pratique, en usine. Théorique, d'abord. Notre cerveau est rempli de neurones miroirs, responsables de notre « désir d'imiter ». Ils jouent un rôle fondamental dans tout apprentissage, car celui-ci est fruit de l'imitation, du bébé qui apprend à parler en répétant les mots de ses parents à l'apprenti qui observe son maître avant de tenir l'outil... Jusqu'à vous, qui choisissez le pantalon, la veste et la cravate plutôt que la robe de bure. Le désir mimétique est aussi facteur de cohésion sociale. Car

nous avons trois cerveaux : le cognitif, l'émotionnel et le mimétique, si l'on en croit la théorie de l'anthropologue et philosophe René Girard.

Jeanne a acquis des capacités étonnantes : elle « photographie » mentalement ce qu'elle ne sait pas lire.

Un individu atteint d'un handicap mental est puni d'une double peine : pour pouvoir travailler, il doit savoir lire et écrire, comprendre la théorie avant de passer à la pratique. Idée terrible et

souvent absurde car la pratique - le travail, qui repose sur la démarche mimétique - développe les capacités du cerveau. Les zones sollicitées par les tâches se « musclent » en s'enrichissant de nouvelles synapses, visibles lors d'un PET scan (les chauffeurs de taxi de Londres ont longtemps eu un plus gros cerveau à cause des années d'entraînement nécessaires à la mémorisation des rues... Le GPS a tout changé). Le travail collectif apprend aussi l'altérité, la vie dans un espace social. Même Cédric Villani, notre champion de l'IA, rappelle que l'individu a besoin de travail pour se réaliser et que le chômage cause des ravages sur la santé autant par la diminution du revenu que par la perte de l'estime de soi.

La théorie du professeur Oughourlian - notamment développée dans « Le travail qui guérit » (Plon) - se double d'une application pratique qu'il est allé chercher dans les usines apprenantes de la fondation Amipi, sous-traitantes de PSA, de Renault ou de Plastic Omnium pour des systèmes de câblage, par exemple*. On y rencontre des salariés dotés d'un handicap mental, autistes, bipolaires ou « agités » qui, grâce à ce job, sortent de leur isolement et passent joyeusement leurs journées dans l'usine, ravis d'avoir perdu leur allocation pour adulte handicapé le jour où ils ont reçu un salaire. Comme Jeanne, qui s'est découvert des capacités étonnantes de mémoire visuelle : elle « photographie » mentalement tout ce qu'elle ne sait pas lire et retrouve infailliblement les codes défaut... mais aussi, une fois dehors, le nom de la rue ou le prix des choses.

En dépit de leur rôle essentiel, les usines de l'Amipi sont en danger car suspendues à un effet de seuil. Dès que Renault ou Peugeot emploient plus de 6 % de personnes handicapées, ils ne paient plus la contribution Agefiph au sein de laquelle entraînent leurs achats à l'Amipi... Aussi est-il urgent de mettre en place un système de compensation. Deuxième danger, moins immédiat : si l'intelligence artificielle remplace un jour « l'homme qui fabrique », ne tuera-t-elle pas l'humanité ? Peut-être faudra-t-il rebâtir des cathédrales - ou des usines d'embellissement des espaces verts - pour que survive l'homo faber... donc l'homme tout court. ■

* « Quand l'insertion passe par l'industrie », à lire sur www.usinenouvelle.com

VOS COMMENTAIRES SONT LES BIENVENUS
ckerdellant@usinenouvelle.com



@ckerdellant